

C'est encore aujourd'hui un cri de délivrance, comme ce l'était alors. La mort et la résurrection du Christ ouvrent aussi un passage vers une autre terre promise, vers le ciel où le Christ est monté.

Après le jour du Sabbat qui avait suivi le jour de la mort du Sauveur, Marie Magdeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, mère des fils de Zébédée, qui, en descendant du Calvaire, avaient acheté des parfums pour embaumer le corps de Jésus, partirent de Jérusalem, le lendemain, de très-bonne heure, et arrivèrent à son sépulchre avant le lever du soleil. Elles portaient avec elles les parfums qu'elles avaient préparés... Mais comme elles approchaient du tombeau, elles se dirent l'une à l'autre : « Qui nous ôtera la pierre scellée du sépulchre ? »

Pendant qu'elles parlaient ainsi, la terre se mit à trembler fortement : c'était le moment où l'ange du Seigneur, descendu du ciel, renversait la pierre du tombeau.

Cet ange avait le visage plus éclatant qu'un éclair, et sa robe avait plus de blancheur que la neige... Les soldats qui avaient été apostés à la garde du sépulchre virent cet ange et devinrent comme morts, tant ils avaient été saisis de frayeur.

Les femmes, voyant la pierre ôtée, entrèrent dans le monument, et n'y trouvèrent point le corps du Seigneur... Alors leur surprise fut grande, et Marie Magdeleine se mit à courir, à redescendre à Jérusalem, pour avertir Pierre et Jean et les autres apôtres, de ce qui était arrivé.

Pierre et Jean sortirent aussitôt de la ville et prirent en grande hâte le chemin du sépulchre ; ils trouvaient tous les deux ; mais Jean, qui courait le plus vite, arriva le premier ; et, s'étant baissé à l'entrée du tombeau, aperçut les linceuls par terre... mais il attendit que Pierre fût arrivé pour entrer avec lui.

Lorsqu'ils y eurent pénétré, ils virent bien les linceuls dont on avait enveloppé le corps, et le suaire qu'on avait mis sur la face du Sauveur. Ils eurent tous les deux, ainsi que les femmes, qu'on avait enlevé le corps ; car ils ne savaient pas alors ce que l'Écriture enseigne : qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts.

Saisis d'étonnement, ils retournèrent à Jérusalem pour dire aux autres apôtres ce qu'ils venaient de voir. Mais les femmes restaient à l'entrée du monument. Marie Magdeleine, se laissant aller aux larmes, pleurait beaucoup en regardant dans le sépulchre vide ; tout à coup dans ses ombres, elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à l'endroit où avait été mis le corps de Jésus ; l'un à la tête et l'autre aux pieds.

Et les anges dirent à Marie Magdeleine : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? »

Elle répondit : « On a enlevé le corps de mon Seigneur, et je ne sais où on l'a emporté. » Au moment où elle disait ces mots, elle vit debout, tout près d'elle, Jésus, et il lui demanda aussi :

« Femme, pourquoi pleurez-vous ? »

Et comme le sépulchre était dans un jardin, Marie Magdeleine eut d'abord que cet homme qui lui parlait était le jardinier, et elle dit : « Si c'est vous qui avez enlevé le corps de mon Seigneur, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. »

Jésus n'avait prononcé que ce mot : *Marie !* que déjà elle l'avait reconnu ; et, tendant les bras vers lui, elle lui cria : *Rabboni !* c'est-à-dire, *mon maître*.

« Ne me touchez pas, ajouta le Sauveur ; je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Allez vers les disciples, et dites-leur ce que vous avez vu ; dites-leur que je monte vers mon Père, qui est votre père, vers mon Dieu, qui est votre Dieu. »

Magdeleine alla dire aux disciples qui étaient dans l'affliction qu'elle avait vu le Seigneur, et leur rapporta tout ce qu'il lui avait dit ; mais ils avaient l'esprit tellement abattu, qu'ils ne la crurent pas, quoiqu'elle affirmât qu'il était vivant et que ses yeux l'avaient vu.

Les autres saintes femmes, toujours saisies de frayeur, se tenaient tremblantes près du sépulchre. Les deux anges leur dirent : « Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié : pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? il n'est point ici, car il est ressuscité, comme il l'avait dit. Souvenez-vous de ses paroles, alors qu'il était encore en Galilée : Il faut que le fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour ; venez et voyez. »

Les saintes femmes se souvinrent en effet des paroles de Jésus, et, étant sorties du tombeau, agitées de joie et de crainte, elles se hâtèrent aussi pour aller porter aux apôtres et aux disciples la grande nouvelle qu'elles venaient d'apprendre.

Comme elles marchaient vite, loquant Dieu au fond de leurs cœurs, Jésus se présenta sur le chemin devant elles et les bénit. Il y avait en lui tant de bonté et de mansuétude, qu'elles osèrent approcher de sa personne et lui baiser les pieds.

Et la bouche du Sauveur s'ouvrit et prononça ces paroles :

« Femmes, ne craignez pas, et allez dire à mes frères qu'ils se rendent en Galilée ; ils me verront là. »

Lorsqu'elles furent arrivées au cenacle, lieu où se tenaient les apôtres, elles leur redirent ce qu'elles venaient de voir et d'entendre ; mais leur paroles, comme celles de Marie Magdeleine, furent traitées de rêveries.

De leur côté, quelques-uns des soldats qui avaient été apostés à la garde du sépulchre allèrent à la ville, et rapportèrent aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé.

À la nouvelle de ces prodiges, les princes des prêtres s'assemblèrent avec les hommes de Pilate et d'Hérode pour aviser à ce qu'il y avait à faire, et il fut résolu par les ennemis de Jésus, qu'une forte somme d'argent serait comptée à ces gardes, pour leur faire dire au peuple que les disciples du *Nazaréen* étaient venus malicieusement enlever le corps de leur maître.

Les soldats ayant reçu cet argent, firent ce qui leur était commandé ; mais, malgré leur mensonge, la vérité fut connue : Notre-Seigneur apparut à saint Pierre et aux disciples d'Emmaüs, et saint Thomas lui-même fut convaincu.

Voici tout l'histoire de la grande fête de la résurrection, il y a dans ce récit, fait par les témoins oculaires, un ton de vérité irrésistible. Un homme assez malheureux pour ne vouloir pas croire serait obligé d'admettre tous les détails si naïfs et si purs de cette grande histoire.

L'Église a dû joindre au souvenir de la résurrection de Jésus-Christ sa plus imposante solennité ; aussi elle a appelé cette fête le jour du Seigneur, la fête des fêtes, le jour de la délivrance.

Saint Grégoire de Nazianze dit que la fête de la Pâque est autant au-dessus des autres fêtes du Seigneur, que celles-ci sont au-dessus des fêtes des saints.

Le pape saint Léon disait qu'entre tous les jours que l'on honore de quelque culte dans la religion chrétienne, il n'y en avait point de plus auguste et de plus excellent que celui de Pâques ; il le regardait comme le point capital de toute la discipline de la grande république chrétienne, d'où dépendait l'économie du culte divin et des sacrements de l'Église, parce que la résurrection du Sauveur est le fondement de notre religion, et que sans elle notre espérance est vaine.

Et, en effet, nous eussions aimé le fils de Marie dans la crèche, nous l'eussions adoré avec les mages de l'Orient, nous l'eussions écouté dans le temple avec les docteurs, suivi dans la Judée avec ses disciples, admiré dans tous les miracles, que tout cela serait en vain s'il n'était pas ressuscité le troisième jour. C'est la pierre brisée du sépulchre qui crie plus haut que tout pour proclamer la divinité du crucifié du Calvaire.

C'est ce *passage du tombeau à la vie* qui a fait donner à la fête de la résurrection le nom de *pascha*, qui, comme chacun le sait, signifie *passage*.

La Pâque des Hébreux, c'était le souvenir du *passage* de l'esclavage à la liberté.

La Pâque des chrétiens, c'est le souvenir du *passage* de la mort à la vie, du *passage* des ombres au sépulchre aux gloires du ciel, du *passage* de la servitude du péché à la liberté des enfants de Dieu !

Quand les Hébreux eurent traversé la mer au milieu de ses flots divisés et immobiles, quand ils se retrouvèrent sur l'autre rive, séparés, délivrés de leurs ennemis ; alors ils sentirent une grande joie, et, dans un saint enthousiasme, ils chantèrent au Seigneur des hymnes de délivrance.

Les chrétiens, le jour de Pâques, font entendre des chants pareils ; ils chantent :

« Peuple, prosterne-toi, adore la victime pascalle, adore l'agneau qui sauve les brebis ! »

« Adore le Christ qui reconseille la terre avec le Ciel ! »

« Oh ! quel merveilleux duel entre la vie et la mort ! »

« Le maître de la vie meurt, mais la mort sera vaincue, et le crucifié reprendra la vie, comme un vêtement qui lui appartient et qu'il n'avait fait que déposer ! »

« Qu'as-tu vu, Magdeleine ? dis-nous, qu'as-tu vu sur le chemin ? »

« J'ai vu le sépulchre du Christ vivant ; j'ai vu la gloire du Christ ressuscité ; j'ai vu les anges, témoins célestes, avec leurs robes éclatantes de blancheur, me montrer le tombeau vide ; je les ai entendus me dire : Il n'est plus ici. »

« Le Christ, mon espérance, est ressuscité d'entre les morts. Il vous précède en Galilée. »

« La terre a tremblé, et s'est tenue dans le silence lorsque Dieu s'est levé pour rendre son jugement. »

Tout l'office de cette grande solennité respire l'allégresse et l'enthousiasme, mais les cérémonies n'ont rien d'extraordinaire, la grand-messe et les vêpres ressemblent à celles des autres grandes fêtes ; il n'y a de plus dans le sanctuaire que le *cierge pascal* ; le